

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 71 (1932)
Heft: 6

Artikel: Lo monsu dai vote et crebliet
Autor: Marc
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-224429>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Nous expédions le Conte à l'essai, espérant qu'un grand nombre de nos compatriotes comprendront qu'en s'y abonnant, ils encourageront les amis du patois et des coutumes vaudoises.

PAR LE BON COTE

S'ENTENDS partout des originaux se plaindre de l'hiver. C'est une saison comme une autre pourtant et je vous assure que les négociants en bois et en charbons, que les marchands de pastilles contre les bronchites, ne s'en plaignent pas. Si l'hiver n'existe pas, je trouve qu'il faudrait l'inventer.

Entendons-nous, je parle de l'hiver raisonnable, souriant, aimable même et non pas de cette bête féroce déchaînée qui vous crache du grésil au visage, qui vous envoie des bourrasques de neige dans les yeux, qui vous donne l'onglée et qui vous met à perpétuité une goutte au bout du nez. En toute chose, il faut de la modération.

Pour moi, toutes les saisons ont leur agrément. L'été, je me rends au jardin, je m'assieds sur l'herbe et je regarde avec attendrissement s'épanouir les cornichons. J'écoute un oiseau qui s'égosille sur l'arbre voisin. Tout en chassant les taons qui me harcèlent et en épousant avec mon mouchoir mon front qui ruisselle, de temps en temps, je me rends à la source voisine, et je bois à perdre haleine, pour essayer d'éteindre la soif qui me dévore. Je prends chaque jour plusieurs cachets contre la migraine. L'été est gondolant. Quand je rentre le soir, après douze heures de plein air, je suis content. L'hiver, je n'ai pas les mêmes distractions, mais j'en trouve d'autres. D'abord, chaque jour, en ouvrant ma fenêtre, le matin, j'interroge mon thermomètre. Quand il est au-dessous de zéro, je fais B... ! et je me refoule vivement dans mon lit. Cela m'a fait déjà une petite surprise. Si je suis obligé de sortir, il est rare qu'il n'y ait pas de verglas. Je glisse et je ramasse des bûches, ce qui fait rire les passants; mais, un peu plus loin, ce sont les passants qui culbutent, et c'est mon tour de rigoler. J'ai d'autres divertissements. Quand j'ai l'onglée, par exemple, je souffle sur mes doigts pour les réchauffer, c'est très amusant. Quand j'ai les pieds glacés, je bats la semelle, c'est du sport. Mais la plus intéressante de toutes les réjouissances de l'hiver, c'est, sans contredit, le rhume. Quand on a la chance d'en avoir pigé un bon, pas besoin de chercher d'autres occupations. On éternue, on tousser, en se mouchant sans arrêt, c'est tordant. Ce qui est encore plus rouillant, c'est de former un chœur, quand plusieurs membres de la famille ou plusieurs amis sont enrhumés en même temps. On désigne un chef d'orchestre qui donne le signal et tous les exécutants éternuent à la fois. Puis ils font des tierces, des quartes, des quintes de toux, en sourdine, en mineur, en majeur, lacrymal ou rigolendo. Et pendant ce temps-là, l'hiver se passe en douce.

Prosper.

Au théâtre. — Ah, mon Dieu ! monsieur, je me suis assise sur votre lorgnette. — Rassurez-vous, madame, elle en a vu bien d'autres.



LO MONSU DAI VOTE ET CREBLIET

Vo séde que — lâi a dza quaque teimps — lâi a zu dâi vôte dein tot lo pâi, mîmameint dein tota la Suisse. L'êtâi po savâi se lè pipatson dèvetrâi payî on im-pôut su lo tabac, clliique à founâ, clliique à chiquâ, clliique à nielliâ, su lè cigarette à bon lè cigarette. Ein a que désant : oï. Dâi z'autro repliquâvant : na, que, ma fâi, lo pâi ètâi quasu ein tsecagne. L'êtâi tot parâi quemet dein dâi z'ottò que l'hommo dit onna raison dinse, la fenna onn' autra. L'on tire à otta, l'autra à io, quemet lè tsevau d'appliâ et tot cein fine pè dâi trevougne.

Adan, po lâo z'espilliquâ cein à tsavon, l'ant einvouyî dâi monsu de pè la vela po dere l'evangile ài citoyen. Seulameint, clliâo monsu n'ètant pas d'accoo. Ein vegnâi ion que lâo désai dinse :

— Chers concitoilliens, vo faut pas avâi pouâre de votâ oï, po qui lè pipatson l'auant oquie à payî po clli l'im-pôut dâo tabac. Cein vâo baillî on mouï de batse : dâi million que diant clliâo que savant comptâ prâo lliéin. Et avoué clli l'erdzeint on porrâ baillî à tî lè vilhio onna galéza capita avoué prâo pan pomolhâ sa soupa, et on bocon de piquetta po lè demainde de coumenion. L'è dza oquie et vaut mîne rein. Votâ oï, et pu l'è bon.

Et lè dzein voliâvant votâ oï. Mâ quaque dzo aprî, revaitoî on autre monsu que l'è vegnâi baillî dâi z'autre z'espillachon.

— Chers concitoilliens, que lâo z'a de, n'aussi pas pouâre de votâ na. Na, l'è lo meillâ. Pein-sâ-vo vâi ! Lo tabac l'è dza à n'on prix de fous. Se lo faut payî po tchê, l'è atant qu'on no robe. No praignant dza tote lè libertâ. Sarâi onna vergogne que no laissayant pas clliique et qu'on sâi dobedzî de dëtieindre noutrâ chëtse-moqué, du que lo tabac coterâi lè get de la tîta.

Lâi avâi dèvant lo monsu on certain coo qu'on lâi desâi Crebliet. L'êtâi pliècî pè sa cououna et n'avâi pas soveint sa bossetta que lâi pèsâve trâo fè su la couisse. Cein lo gravâve pas de founâ tota la sacré dzornâ, et onn' affére de tabac que l'eimpouèsenâve. Iô pregnâi-te l'erdzeint ?

Crebliet l'êtâi dan setâ ào pemî banc et toudzive son bruleau ein faseint état d'accuta. Po mî fêre compeindre son aleçon, lo monsu lâi fâ dinse :

— Justameint, vo : clli monsu à la roulière dzauna.

Lè dzein l'ant coumeincâ à bramâ : « Crebliet ! Crebliet ! »

— Eh bin ! monsû Crebliet ! du que l'è dinse que vo z'âi à nom, que repreind lo monsû. Vo founâde ti lè dzo quaque pipâte. Eh bin ! cein vo fara on rido im-pôut rein que sur la founâre.

— Cein vâo rein mè fêre d'pllie, que rebri que Crebliet.

— Que cha, ma fâi ! Accutâ-vâi po bin compeindre. Su tote lè pipâte, vo dussâ payî oquie, se vo votâ oï. Compreindre-vo pas ?

— Vu rein payî dè pllie, que repond Crebliet !

— Crâio que vo compeinde pas à tsavon. Accutâde. M'ein vê recoumeincâ. Su têtu assebin. Vo payide...

— Rein dâo tot, so repond lo père Crebliet. Vu rein payî dè pllie. N'è pas dâo tabac que ie fommo, l'è de la folhie de nohyâre chëtse !

Marc à Louis.

Silhouettes de chez nous.

MONSIEUR LE PASTEUR

L habite le plus beau bâtiment du village, cette cure aux contrevents flam-més de vert et de blanc qui se dissimule derrière un grand tilleul, un onneau ou deux platanes.

Tandis qu'on entre tout droit chez le peintre pour boire ses trois décis ou chez l'épicier pour acheter un kilo de sucre, il faut pas mal de marches et de contremarches pour pénétrer chez le pasteur. C'est parfois aussi compliqué que de s'introduire dans une ambassade. Aller chez le syndic est une simple affaire : on s'enfonce dans un long corridor aboutissant à la cuisine et là, on y est ! Le syndic, aux heures des repas, est assis au bout de la table. Si, par hasard, il est absent, sa femme vous reçoit sans façons, avec sa cordialité accoutumée. Pour ce qui est d'aller chez le régent, c'est encore plus simple : vous n'avez que deux pas à faire quand vous sortez de la salle du Conseil général. Il suffit d'heurter et la porte s'ouvre le plus simplement du monde.

Aller à la cure est une tout autre affaire. D'abord on ne s'y rend pas, comme ça, tout de go, en bras de chemise, en salopettes ou en tablier vert. Il faut enfiler ses souliers du dimanche, mettre un col et nouer une cravate. Quand la tenue est à peu près convenable, on s'en va jusque devant la grille qu'il faut franchir. Et, voyez-vous, ces grilles de cure ont une peine du diable à s'ouvrir ! Ma parole, il faut prendre la poignée à deux mains et pousser de toutes ses forces. Finalement la porte de fer cède, elle tourne sur ses gonds en grinçant, ce qui fait un bruit de tonnerre et signale votre présence à tout le quartier. Ensuite, vous faites quelques pas sur une allée sablée, vous gravissez trois marches d'escalier et vous voilà, sur la plate-forme, un peu rouge, un peu essoufflé. Vous tirez le pied de biche, la sonnette tinte et son bruit se répercute dans toute la maison. Une minute de silence s'écoule, puis c'est un pas menu qu'on perçoit dans le corridor dallé. Le pas se rapproche et la porte s'ouvre enfin. Une petite bonne en tablier blanc apparaît. Vous la saluez poliment, elle incline la tête et vous dit, avec un pur accent d'outre-Sarine :

— Qui dois-je annoncer ?

Après avoir décliné vos titres — si vous en avez — la petite bonne vous précède dans le vestibule et vous abandonne au bas de l'escalier. Durant son absence, vous avez tout le temps d'admirer le porte-parapluie à moitié vide, le calorifère et son œil rouge ainsi que le beau matou tigré qui ronronne dans son coin et vous jette, de temps à autre, un regard hostile. Enfin, la petite bonne revient et vous introduit.

Si l'attente a été longue, l'accueil n'en est que plus cordial, car Monsieur le Pasteur tient à conserver sa popularité parmi ses paroissiens. Il y